

La lutte contre l'extension du désert en Tunisie

Williams J.

La maîtrise des ressources naturelles

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 17

1973
pages 63-65

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010503>

To cite this article / Pour citer cet article

Williams J. **La lutte contre l'extension du désert en Tunisie**. *La maîtrise des ressources naturelles*. Paris : CIHEAM, 1973. p. 63-65 (Options Méditerranéennes; n. 17)

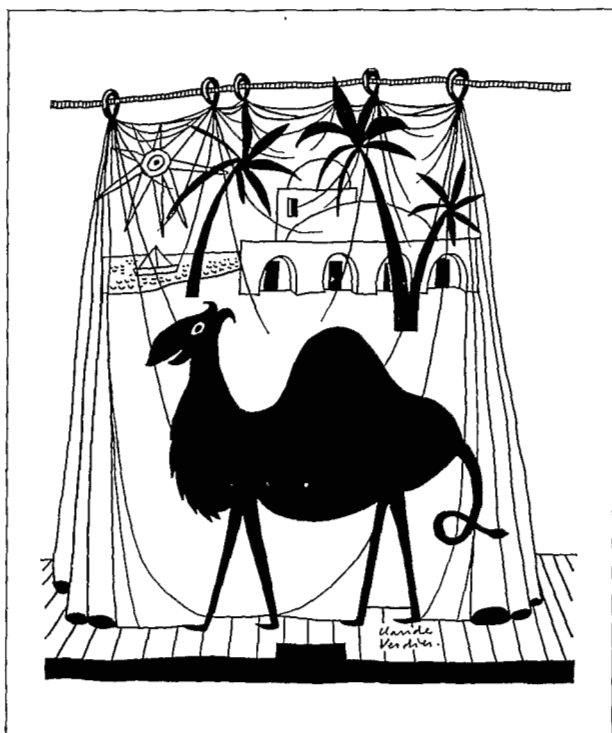


<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

John WILLIAMS
P.N.U.D.

La lutte contre l'extension du désert en Tunisie

Chaque année, cherchant le soleil méridional, des milliers de touristes européens gagnent la Tunisie, qui leur offre de bons hôtels et les belles plages de sable qui bordent la Méditerranée. C'est un pays de vignobles et d'oliveraies pittoresques et exotiques, sans être trop distant.



Quelques-uns, accompagnés de guides expérimentés, s'aventurent au sud jusque dans le Sahara. Là règne le désert romanesque, avec palmiers et chameaux, villages aux murs de terre et nomades en amples tuniques blanches.

Peu de touristes s'aperçoivent qu'ils sont témoins d'une épopée aussi passionnante que toutes celles de l'histoire du Sahara ; une bataille contre le désert même. Le désert avance d'année en année, étalant ses dunes, réduisant les terres fertiles qui le séparent de la mer. Aujourd'hui, un quart du pays est désertique ou prédésertique.

Une chaîne de hauteurs sépare du nord verdoyant les bonnes terres du centre et du sud. Soumises aux caprices du temps, souvent désolées, ces terres rappellent certaines régions d'Australie. Le désert y progresse.

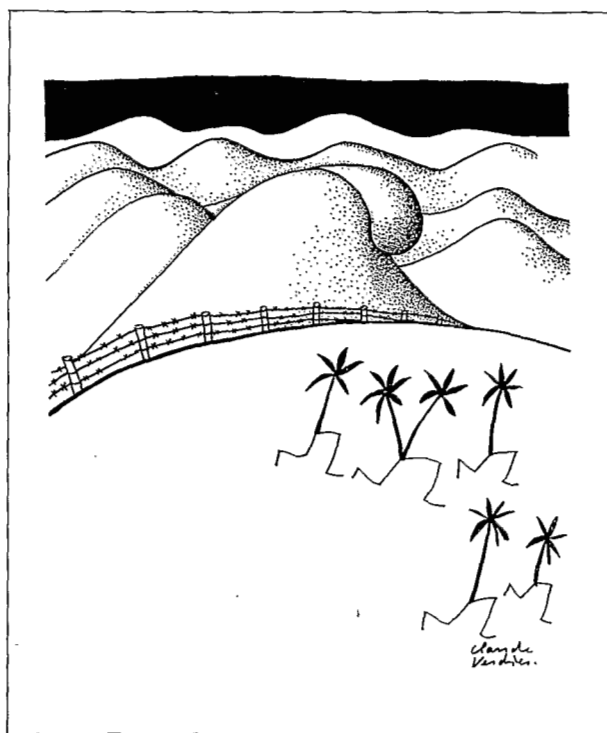
Les précipitations varient à l'extrême. En

moyenne, tous les cinq ou six ans sévit une sécheresse qui fait mourir 20 % des moutons et force à en abattre autant tout en compromettant la reproduction et la croissance des survivants.

L'inondation peut suivre. En 1969, des pluies torrentielles ont fait 540 morts et plus de 250 000 sans-abri. La Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge déclarait dans son rapport : « Les dégâts aux voies de communication dépassent l'imagination. Des centaines de kilomètres de routes sont impraticables, de nombreux ponts ont été emportés comme des fétus de paille, ou rompus par des coulées de boue... des voies ferrées ont été arrachées, en certains endroits sur plus de...100 kilomètres. »

Dans une région du centre, les crues ont recouvert de sable près de 20 000 hectares de bonnes terres arables. Par places, la couche atteint encore 1 mètre d'épaisseur et défie la charrue. Pour le moment du moins, ces terres sont perdues.

A quelle allure le Sahara s'étend-il ? Peut-on l'arrêter, voire le refouler ? Le Gouvernement tunisien, avec l'aide du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) participe à une série de projets pour trouver la réponse, en même temps qu'il cherche à améliorer la pratique de l'agriculture et de l'élevage sur ces confins.



Il semble hors de doute que l'avance du désert résulte non d'une longue évolution climatique, mais directement du fait de l'homme. C'est ce qu'explique M. Tiberiu Ionesco, expert de la FAO dans la lutte contre les déserts.

« Aux confins que n'a pas encore envahis le Sahara, bêtes et gens trouvent difficilement de la nourriture et de l'eau. La population y atteint peut-être le million. Avec un taux annuel de croissance démographique proche de 3 %, la pression sur les ressources, déjà forte, s'intensifie.

« Quand des nomades trouvent un espace vert, ils y plantent leurs tentes, lâchent leurs chameaux et leurs chèvres et restent tant que la dernière brindille n'est pas brûlée ou broutée. Alors ils lèvent le camp — et le désert s'installe à leur suite.

« J'ai vu des villages abandonnés où le sable s'est amassé contre les portes. En une région du sud, le désert a gagné au moins 200 000 hectares depuis quatre ou cinq ans. De l'ouest, les dunes s'étendent et se forment graduellement à l'est. »

Même en habitat normal, la croissance démographique amène le désert. Les pâturages traditionnels y sont labourés et emblavés, simplement pour nourrir la population. Eaux et vents érodent alors ces terres. Elles sont perdues, tant comme emblavures que comme pâtures.

L'érosion en Tunisie date de longtemps. Elle remonte à l'occupation romaine. Au faite de leur puissance, les Romains entreprirent contre l'érosion de vastes travaux, notamment conservation des eaux et cultures en gradins. Retourné avant d'être semé, le sol résistait alors bien mieux qu'avec les profonds labours modernes.

Il est devenu essentiel de trouver des moyens de fixer les dunes. La formation des déserts fait l'objet d'études très techniques. On prédit la direc-

tion et la vitesse probable de la marche des sables. Des renseignements sont réunis sur les tactiques opposées aux déserts dans le monde entier et, avec l'aide du PNUD et de la FAO, étudiés en vue d'une utilisation éventuelle.

Les gens du sud sont très pauvres. On en voit monter un mur de terre autour d'une plantation de cactus, principale culture fourragère. Ils le bâtissent de leurs mains nues, faute d'outils. Beaucoup ne connaissent pas la charrue.

Les femmes parcourent plusieurs kilomètres, plusieurs fois par semaine, pour glaner du bois de cuisson et de chauffage, car les hivers sont froids. Rares sont les feuilles ou brins laissés pour enrichir le sol.

Améliorer les troupeaux de moutons est essentiel au progrès. Traditionnellement, on s'est attaché à leur nombre, non à la qualité. Beaucoup se reproduisent au hasard, comptent trop de mâles et une majorité de bêtes vieilles ou malades. Il en va de même des troupeaux de chèvres.

Pourtant, la plupart comprennent moins de 20 têtes. Comme leurs bergers sont libres de les mener à leur guise sur les communes, les pâturages sont condamnés. Une plantation de cactus qu'on met trois ans à faire pousser peut se trouver envahie et rasée en quelques jours de pacage anarchique.

La végétation pousse si on la laisse faire. Dans un secteur, aujourd'hui quasi aride, du sud-ouest, elle recouvre 80 % des terres d'une vieille exploitation dont une clôture écarte depuis longtemps les troupeaux. Autour, la proportion tombe à 5 %.

La réglementation des pacages par les coopératives, appuyée sur une nouvelle législation, fournit probablement le meilleur remède initial. La création de réserves fourragères, permettant de reconstituer et d'améliorer les pâturages, apparaît essentielle. L'assolement, peu répandu dans le sud, doit se généraliser.

Une bonne partie de ces considérations s'applique à la faune. Voilà cent ans, autruches, gazelles, antilopes, mouflons et hyènes abondaient dans le sud. Ils ont disparu, ou sont menacés de prompt extinction. Leur agilité a permis à la gazelle et à l'antilope de survivre — difficilement — jusqu'ici, bien qu'on les tire à vue.

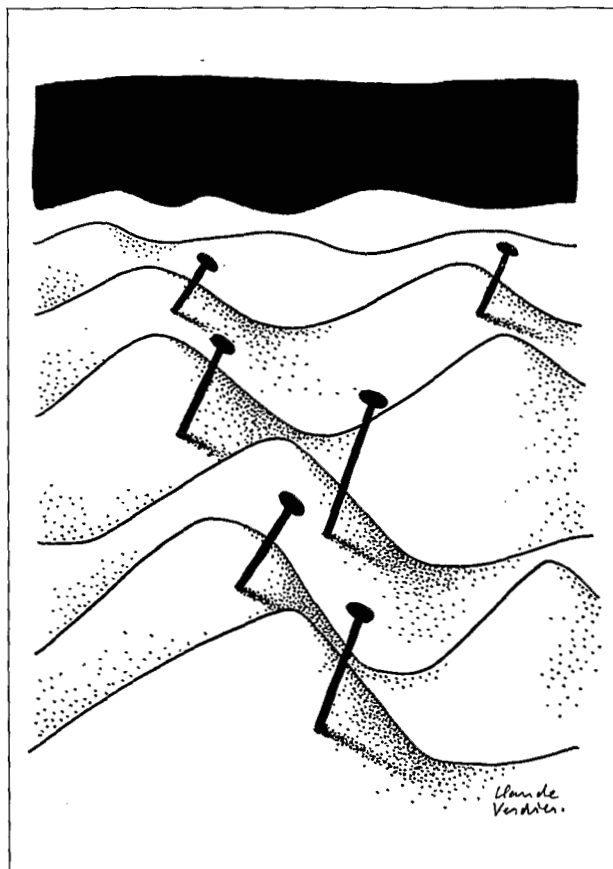
Si on laissait grossir les troupeaux, un abatage périodique suffirait à procurer les protéines animales si nécessaires à l'alimentation locale. Et les troupeaux pourraient s'ajouter à la liste des attraits touristiques. Mais pour le moment, la pression des besoins immédiats en viande rend des espoirs assez minces.

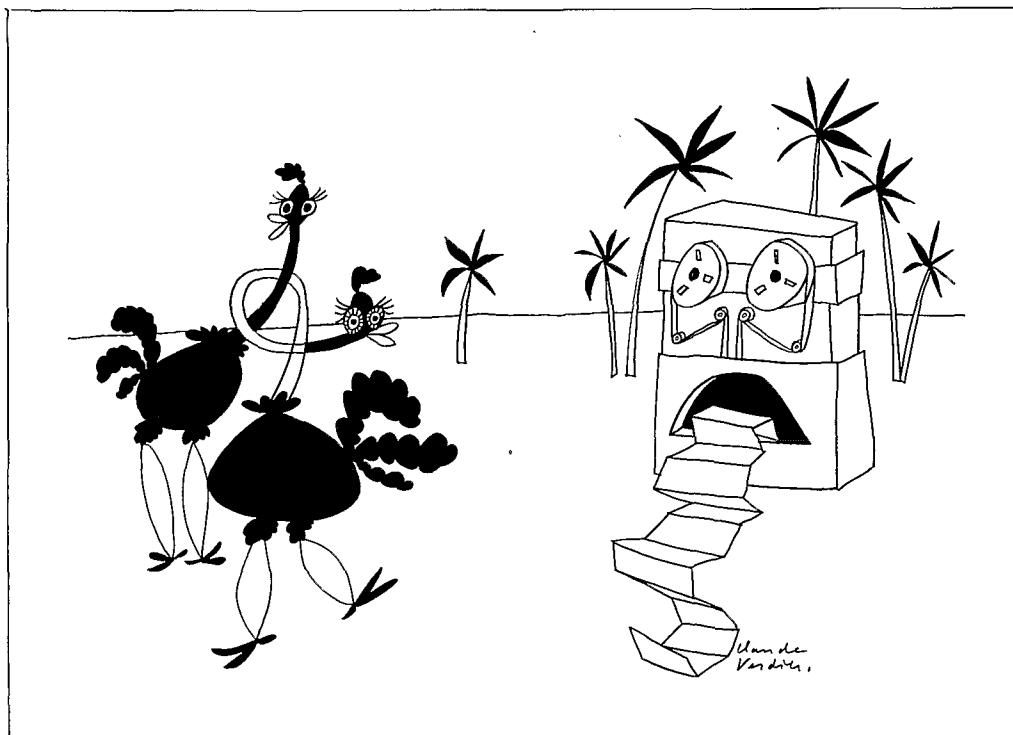
La recherche de l'eau se poursuit. Comme l'Australie, la Tunisie centrale recèle dans son sol de vastes nappes phréatiques ; malheureusement, elles sont très salées.

Aux Etats-Unis, l'eau est légalement saline si elle contient un gramme de sel par litre. En Tunisie, avec une teneur double, elle est jugée douce et on la boit.

Une bonne partie de ces nappes contient 4, 5 et même 6 grammes de sel par litre. Les besoins de la Tunisie ont donc conduit son gouvernement, aidé par le PNUD, l'UNESCO et la FAO à lancer des études d'avant-garde sur l'irrigation saumâtre.

Pendant plusieurs années, on a suivi le comportement de diverses cultures. Beaucoup supportent étonnamment bien cette irrigation, bien que leur rendement baisse, comme il fallait s'y attendre.





Arrosé en pluie, le sorgho perd ses feuilles, mais résiste. Avec melons et tomates, les résultats sont jusqu'ici moins bons.

Au moyen d'ordinateurs, les Tunisiens élaborent aujourd'hui, pour chaque région du pays, des modèles qui tiennent compte d'une série de facteurs : capitaux nécessaires au développement, effectifs de travailleurs professionnellement formés, présence et prix de l'eau.

Améliorer les méthodes d'irrigation est essentiel aussi. Certains experts soutiennent que les deux tiers des eaux d'arrosage se perdent avec les pratiques appliquées.

La formation des jeunes progresse rapidement. Chaque année, 120 environ obtiennent leur certificat après avoir suivi des cours sur les méthodes modernes d'irrigation, organisés sous les auspices du PNUD et de la FAO ; et à la fin de cette année, le nouvel Institut d'exploitation agricole aura formé quelque 150 jeunes gérants et comptables. Beaucoup travaillent déjà, tâchant de persuader leurs aînés d'adopter les pratiques modernes d'assolement, ensilage, fertilisation des terres, conduite des troupeaux, etc.

Dans un milieu hostile, le degré d'amélioration que la Tunisie est fondée à escompter dans le sud pose une question très débattue. « Ce pays est trop dur pour l'action individuelle, disait un agronome. Les progrès viendront d'une action commune, par les coopératives. Même ainsi, nous devrions être heureux de pouvoir relever de 10 ou 20 % le niveau de vie. »

Les gouvernants gardent confiance. Pour citer un administrateur : « Nous avons des terres sous-utilisées, des travailleurs sous-employés, des troupeaux mal constitués. Nous avons beaucoup de progrès à faire, sans aucune raison de n'y pas parvenir. »